

Le courrier des lecteurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **71 (1983)**

Heft [10]

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le courrier des lecteurs



Poitrines velues

Deux lectrices ont pris la plume pour répondre à notre contre-sondage du mois dernier. Mme N. Quartier, de Chailly, s'exclame : « *A bas les poitrines masculines velues qui chatouillent et gratouillent. Vive les torsos imberbes, doux et agréables au toucher. A quand un lait adoucissant pour les hommes ?* »

Quant à Mme A.-F. Hebeisen, de Rolle, elle nous envoie la photo ci-contre, avec ce commentaire : « *La vérité m'oblige à dire que de tous ces candidats au titre de Mister Moto... c'est le No 63 qui a été choisi. Suivez mon regard...* »



Réponse à Jeanne Hersch

La conférence de J. Hersch, dont vous avez publié un compte rendu dans FS de juin-juillet 1983, m'a laissée perplexe. Voilà deux mois que je me demande quelle idée cette femme — dont j'ai, par ailleurs, apprécié l'enseignement *philosophique* lorsque j'étais étudiante — a eue de parler de la sorte à des femmes engagées professionnellement. Leur « rappeler que les besoins élémentaires de l'enfant ne peuvent être satisfaits que par la mère », me semble indiquer que Mme Hersch ignore un certain nombre de choses sur :

- a) la culpabilité dont nous souffrons presque inmanquablement lorsque nous devons mener de front vie professionnelle et vie familiale, culpabilité que les instituteurs, psychologues traditionnels et éducateurs, quand ce ne sont pas nos proches, se chargent déjà d'entretenir,
- b) le fait que nos enfants ont toujours besoin de nous, quel que soit leur âge : tous les parents d'adolescents le confirmeront. Un entretien avec une fille ou un fils qui se pose des questions touchant à son avenir, à sa sexualité ou à la drogue, est aussi important et demande autant d'énergie que la ronde interminable des têtes-couches-dents-qui percent et autres fêtes du premier âge. Au gré des années qui passent, les terreurs nocturnes dont nous savions si bien rassurer nos enfants sont devenues les nôtres, quand nous attendons anxieu-

sement le bruit du vélomoteur qui nous les ramène au petit matin (voir Y. Z'Graggen, *Un temps de colère et d'amour*, p. 166). Pour plagier Simone Signoret, « le lendemain... elle est joyeusement au travail » !

- c) le fait que les pères revendiquent avec raison et avec l'appui de la psychologie moderne d'« apporter la confiance et la sécurité qui sont les conditions de son courage et de son indépendance futurs » (selon J. Hersch), et de partager la joie et le plaisir de s'occuper de leurs enfants pour pallier l'« absence des pères », cause de tant de déséquilibres personnels et familiaux.

On pourrait poursuivre longtemps. J'aurais préféré que Mme Hersch nous parle des promesses du partage des tâches, de la réduction du temps de travail, des efforts à faire à tous les niveaux pour aménager les horaires scolaires et professionnels et pour faciliter la promotion des femmes. Qu'elle suggère qu'on pourrait peut-être remettre en question la notion (masculine) de « carrière », qui laisse peu d'espace à l'investissement personnel social et familial. Qu'elle se montre solidaire de nos difficultés, précisément, à « faire carrière » et à remplir des *curriculum vitae* où ne figureront pas nos nuits blanches et nos après-midi passés au chevet d'un enfant hospitalisé ; de nos

scrupules à nous présenter à des postes avec une mini-liste de publications et un passé professionnel plus que douteux aux yeux des experts... Du temps de son enseignement universitaire, Mme Hersch n'a pas, que je sache, rappelé à ses nombreux collègues masculins qui siégeaient dans des conseils à l'heure des « devoirs à domicile » et du repas du soir ou qui déambulaient tard dans les couloirs, qu'il eût été important qu'ils fussent à la maison pour veiller de près au développement de la personnalité de leurs rejetons. Or, c'est ce que nous pensons aujourd'hui. Inutile de continuer à nous culpabiliser : le problème n'est plus uniquement le nôtre.

Je précise que je parle en connaissance de cause, ayant successivement été « femme au foyer » (à l'étranger), enseignante à temps partiel puis à plein temps, finissant d'élever deux enfants. Comme Mme Hersch le préconise, j'ai « interrompu une carrière durant un certain nombre d'années, tout en maintenant un contact avec ma profession, afin de pouvoir me réintégrer ». Sur ce dernier point : on ne peut, en effet, pas dire que cela aille de soi.

Liliane Mottu, Genève

(Suite du courrier page suivante)

(Suite courrier)

Lettre ouverte à « Retravailler Corref »

Sauf erreur je vous ai signalé deux fois déjà en vous écrivant mon désaccord face au titre de votre mouvement. Point de réponse, mais une nouvelle demande de soutien financier.

Mon mari et moi-même voulons certes que les femmes désireuses de reprendre le travail salarié soient encouragées, donc aussi aidées financièrement. Ce que nous contestons, c'est l'équivoque derrière ce mot « retravailler ». Si certaines ont cessé de travailler contre de l'argent, ce n'est pas forcément pour se tourner les pouces. La plupart ont élevé des enfants, avec tous les bons moments que cela comporte, mais aussi en assumant les corvées et les veilles. Certaines continuent à être très occupées, sans forcément brasser du vent, même en faisant du bénévolat, souvent si décrié.

« Retravailler » pourrait facilement devenir méprisant face à tous les gestes gratuits. Je sais que certains prétendent qu'il n'y a rien de gratuit, que tout est toujours intéressé ! Est-ce pour mieux se défendre d'un besoin constant de rentabilité, de valeur mesurée en argent ?

Je suis sûre que parmi les responsables de Corref plusieurs savent donner aussi de leur temps. Alors donnez-en un peu pour vaincre les chicanes administratives et changez de nom. Quand les hommes dévalorisent le travail au foyer, nous savons réagir ; que les femmes ne se dévalorisent donc pas mutuellement, c'est trop dommage !

Monique Roland,
Vufflens-la-Ville

Des mots pour le dire

Il est urgent qu'on nous donne le vocabulaire qui permette de nous exprimer, sinon avec bonheur, du moins en accord avec l'évolution des mentalités. Plus de sexisme donc.

Quel néologisme ingénieux permettra de rendre avec une efficace subtilité toutes les nuances de l'adjectif « paternaliste » en parlant d'une femme ou d'une meneuse de femmes ?

Cet épithète qualifierait avec bonheur la prise de position de Mme J. Berenstein-Wavre dans le numéro d'août-septembre. Si j'ai bien compris, cette aimable correspondante récuse la liberté du choix du nom lors du mariage car on doit tous faire la même chose. Na.

Imaginez maintenant qu'une demoiselle Minette Cupelin, honteuse de son nom, tombe amoureuse de M. Médor Pipi (il existe, p. 4 du même numéro de FS). Ils décident de convoler. Mme Berenstein-Wavre aurait-elle le cœur assez dur pour refuser à Mlle Cupelin de marcher le front haut, fière de son bonheur et de son nouveau nom ?

Dans l'attente du numéro d'octobre, je vous prie d'agréer, Mesdames, mes meilleurs salutations.

E. Charbonnaz, Avully

LIVRES

Le temps des loups blancs

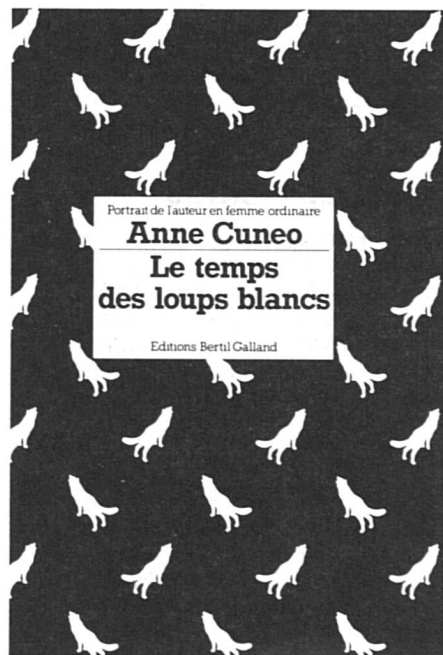
par Anne Cunéo, éd. Bertil Galland, 1982

Dans ce deuxième tome du *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*, nous suivons « Anna », qui débarque d'Italie, de sa onzième à sa vingtième année. C'est la période lausannoise de l'auteur.

Quel choc pour les lecteurs et lectrices qui ont vécu à la même période dans notre capitale vaudoise d'apprendre qu'Anne Cunéo y a eu faim ! Faim physique et faim affective ; on admire que l'enfant ait résisté à tant de frustrations, tant d'humiliations, dans son pensionnat italien où la double journée — travail scolaire et travail ménager — était le lot quotidien.

Et on relève en même temps le courage de l'auteur, dont la fierté est connue, d'avoir osé remémorer des souffrances que d'autres auraient tues à tout prix. Mais Anne Cunéo est servie par une volonté peu commune. C'est elle qui prend son instruction en mains, supplie qu'on l'autorise à quitter l'école primaire, s'attèle, une fois son diplôme de commerce en poche, à cet examen si difficile qu'est un préalable en lettres. Elle terminera sa licence en ayant toujours trimé pour gagner sa vie : capable d'échanges très intenses, elle rencontre des personnalités du monde des lettres et des arts, mais s'enthousiasme tout autant pour ces pêcheurs d'Islande dont elle suit la pêche comme un vrai mousse !

Que ce soit dans l'apprentissage du piano ou de la danse, dans les découvertes intellectuelles, les premiers écrits ou la recherche d'un équilibre affectif, jamais — et c'est le message sous-jacent à chaque ligne



— l'auteur ne renonce à ses rêves d'enfant ; ceux-ci ne deviendront pas illusions une fois atteint l'âge adulte. La maturité n'équivaudra pas à la résignation. C'est là que ce livre nous touche profondément.

Quant aux amoureux de Lausanne contemporains de l'auteur, ils liront avec nostalgie les lignes consacrées aux rendez-vous du Kiosque de St-François, à certains cafés où toutes les couches de la population se rencontraient : on n'avait pas encore « parké » les étudiants à Dorigny !

Christiane Mathys

Ecriture féminine ou féministe ?

Tel est le titre d'un petit livre publié par les éditions Zoé, et réunissant trois petits textes signés Anne-Lise Grobéty, Monique Laederach et Amélie Plume. Il s'agit de trois communications prononcées lors d'un débat public organisé par l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens.

En exergue, une citation tirée des *Carnets* d'Alice Rivaz : « Rêve parfois d'une vie... dans laquelle je n'aurais plus à faire le moindre geste d'ordre utilitaire, ménager, pratique, où, du matin au soir, je ne ferais qu'écouter de la musique, lire, écrire, dessiner, me promener... Un peu la condition qui fut aux siècles passés celle de nombreux écrivains fortunés, et se perpétue de nos jours pour ces favorisés, mais aussi celle de nombre d'écrivains de situation très modeste dont de nos jours l'épouse est à la fois la secrétaire, la standardiste, la cuisinière, l'infirmière, le garçon de course, la dactylographe et, plus fréquemment qu'on ne croit, le *bread-winner*. Condition insupportable pour l'écrivain femme. »

Le ton est donné. C'est Anne-Lise Grobéty, la romancière de *Zéro positif*, dont les lectrices de FS peuvent apprécier chaque mois les chroniques neuchâteloises en pages cantonales, qui développe plus particulièrement ce thème wolffien dans le premier des textes.

Une chambre à soi et de l'argent ! réclamait, on s'en souvient, la grande Virginia. Anne-Lise Grobéty lui fait écho : « l'égoïsme, la paresse et la solitude (toutes choses indispensables à la germination de la création, à doses plus ou moins homéopathiques) sont des luxes encore rarement octroyés aux femmes ». Si on attend de la femme écrivain qu'elle descende néanmoins à l'heure dite préparer le repas de sa famille, quelle femme oserait déranger son écrivain de mari pour qu'il vienne peler les pommes de terre ?

En attendant que les hommes, fussent-ils écrivains de génie, prennent leur part des nécessités terre-à-terre de l'existence, et qu'inversement la plume des femmes soit libérée au moins d'une partie de ces